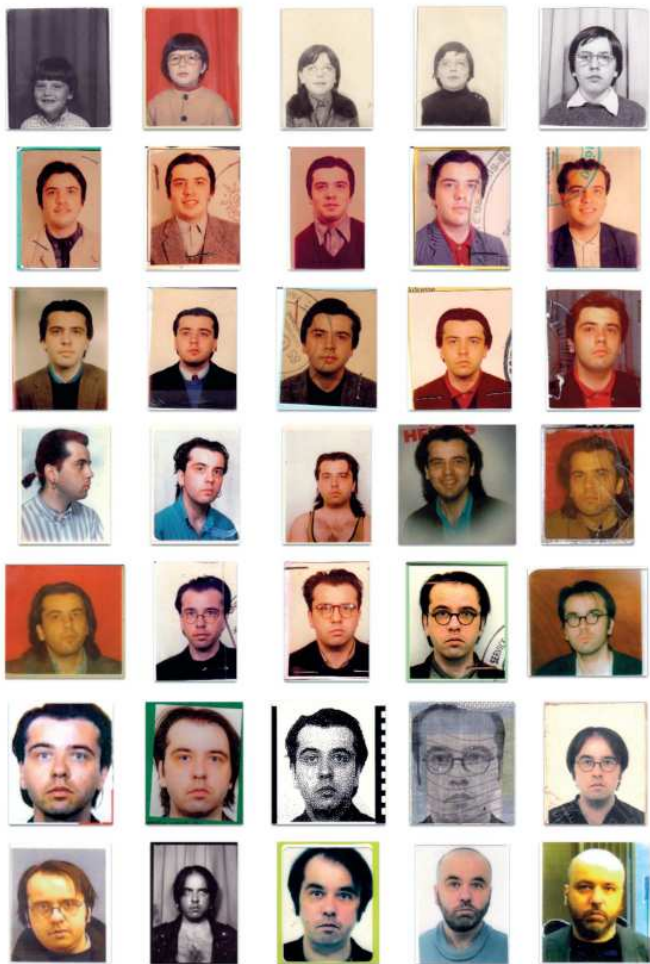


Noël Herpe



l'arbalète gallimard

Journal en ruines
Extrait de la publication

Journal en ruines

NOËL HERPE

Journal en ruines

l'arbalète gallimard

l'arbalète
collection dirigée par
Thomas Simonnet

Éditions Gallimard, 2011.

NOTE DE L'AUTEUR

Je n'ai pas touché à ces ruines. Ce sont des moments de ma vie passée, détachés de moi et que je livre tels quels.

Je me suis tout juste autorisé à les organiser, en éclairant les détails qui pourraient rester obscurs ; en supprimant les passages qui m'ont paru insignifiants ou redondants.

J'ai voulu en effet que ce journal (interrompu par des lettres de mon père, et interrompu après sa mort) décrive à sa manière un désir de récit : celui qui m'a traversé pendant toute ma jeunesse, pendant toutes ces années où je ne savais écrire que sur les œuvres des autres.

Ce désir m'a inspiré bien des « faux départs »... On en lira quelques-uns à la fin.

JOURNAL EN RUINES

1986-2006

Fantômes

1986-1994

1986

[Sans date]

Il me semble que mon plus ancien souvenir est celui-ci : je suis étendu sur le lit de mes parents et je porte un collant vert, en laine, et j'agite mes jambes en l'air tout en les regardant. Cette image s'est tellement figée dans ma mémoire que j'ai parfois l'impression qu'il s'agit d'un rêve : elle flotte dans mon esprit sans être rattachée à aucun contexte ; je serais incapable de la situer dans le temps ni dans un lieu précis. Je ne suis même pas tout à fait sûr qu'il s'agissait du lit de mes parents, ni même que ce souvenir soit le plus ancien ; si je lui ai attribué cette ancienneté, c'est à cause de son caractère irréel.

[Sans date]

Je n'ai aucune imagination. Je ne suis capable de parler que de ce que j'ai vu, entendu, ressenti. Je ne m'accorde même pas le droit d'inventer quelque chose qui ne corresponde pas à une expérience. Je suis enchaîné au réel – et je m'en sens coupable

en un temps où le réel n'est plus une valeur littéraire... Mais quoi que j'écrive, je suis ramené à ma propre histoire, je n'en sors pas.

4 novembre

Je suis comme un poisson qu'on a sorti de l'eau et qui n'arrive plus à respirer. J'essaie désespérément de retrouver l'évidence, la simplicité avec lesquelles, dans mon enfance et les premières années de mon adolescence, j'éprouvais des joies ou des peines, sans me poser de questions, sans que l'intelligence vienne accomplir son travail de destruction. J'aimais, je m'enthousiais à la vue d'un film, je rêvais devant un paysage pluvieux ou un ciel nocturne et rien ne venait me distraire de ma passion. Aujourd'hui, je n'aime plus qu'avec prudence – à la fois par peur de souffrir et sous l'effet d'une lucidité dont j'étais bienheureusement dépourvu à quinze ans –, et il m'est beaucoup plus difficile de m'émouvoir. Je suppose que la plupart des êtres vivent cette altération de la sensibilité par la conscience, au moment de passer à l'âge adulte, mais j'en souffre particulièrement parce que j'ai l'impression de perdre quelque chose d'essentiel, et j'en souffre d'autant plus qu'à cette sorte d'assèchement s'ajoute la folie raisonneuse qui s'est précisément emparée de moi au sortir de l'adolescence, vers l'âge de dix-sept ans.

1987

7 mars

Besoin de m'exprimer, de confier à une page blanche tout ce qu'il y a en moi de rêves, de fascinations, ou même de simples observations. Mais je n'y arrive pas parce que le simple fait de m'asseoir à ma table m'angoisse jusqu'à la panique, me plonge dans un délire tel que la plupart du temps je renonce, je choisis la facilité, la fuite, un numéro de téléphone indéfiniment composé pour une rencontre qui n'aura jamais lieu, une course quelconque, mais tout plutôt que cette souffrance qui me broie le cerveau, que cet enfer où me torturent d'absurdes pensées, toutes rationnelles en apparence et qui se multiplient peu à peu pour élever autour de moi une véritable prison intérieure. J'ignore jusqu'à quel point il entre dans cette folie une part de masochisme, d'autodestruction volontaire, comme si je me refusais toute liberté, comme si j'étais le juge ou pire, le greffier obstiné de moi-même – et quelle part de dérèglement naturel, impossible à maîtriser. Le plus terrible est que je suis pris entre la peur de cette monstrueuse masturbation mentale, qui parfois

me laisse pendant près d'une heure en suspens, inactif de crainte d'éveiller la bête aux aguets, et un sentiment aigu de culpabilité du fait de mon insuffisance de travail et d'activité. Je me décompose peu à peu, j'en suis conscient et je ne peux rien faire pour arrêter ce processus : toutes mes tentatives pour lui trouver une solution théorique ne font que l'accroître et sont réduites à néant par les variations toujours nouvelles qu'il adopte. Peut-être l'écriture est-elle le seul antidote, la seule évasion possible, le seul moyen de me réconcilier avec moi-même et de chasser ce monstre qui m'habite – à condition qu'elle ne devienne pas, comme je le crains, un instrument privilégié de ma schizophrénie. Je crois aussi que c'est par l'écriture seule qu'il m'est permis de m'exprimer, de m'affirmer vis-à-vis des autres et de moi-même. Oui, il faut que j'écrive.

21 août

J'étais chez Julien Green¹ cet après-midi, lorsqu'Éric Jourdan m'a laissé un moment seul dans le salon pour aller répondre au téléphone. Il était près de quatre heures, et il régnait au-dehors une chaleur écrasante, mais dans cette pièce aux rideaux tirés, plongée dans la pénombre où je distinguais à peine les meubles de la famille Green, dont le légendaire fauteuil à bascule, capitonné de rouge, et les tableaux (*Paysage italien* de Berman, une gravure représentant la cathédrale de Milan, un éphèbe anglais aussi gracieux qu'un Michel-Ange, *L'Acrobate* de

1. Je préparais une exposition consacrée à cet écrivain.

Tchelitchew...), dans cette pièce il semblait que rien ne pénétrât du monde extérieur, que le temps lui-même fût aboli. J'entendais Julien Green écrire dans la pièce voisine, dont la porte était restée ouverte. Je n'osais pas m'approcher pour l'entrevoir, mais j'apercevais l'ombre de sa tête qui se profilait sur le mur et cette proximité avec un grand écrivain en train de faire son œuvre, qui plus est avec celui-là qui est pour moi, par l'admiration éperdue que je lui porte, par le poids d'années et de gloire dont il est chargé, une légende vivante... C'était comme si je violais un sanctuaire mystérieux, une intimité sacrée. Il me semblait qu'au-delà du silence qui nous séparait, une complicité m'unissait à ce vieil homme dont la jeunesse avait été si semblable à la mienne, qui avait nourri les mêmes rêves, adoré les mêmes idoles – et je me retrouvais comme isolé à ses côtés, sur une île, tandis qu'au loin Éric Jourdan jacassait et riait bruyamment. Pourquoi ne suis-je pas allé lui parler ? Je n'arrive pas à franchir ce mur, je n'ai échangé avec Julien Green, à chaque fois que je l'ai rencontré, que des paroles insignifiantes, relatives à mes projets de manifestations, et aujourd'hui encore, nous avons parlé du temps qu'il faisait. Sans doute est-ce ma faute, mais la présence d'Éric Jourdan et la superficialité qu'il impose autour de lui y sont pour beaucoup, ainsi que la distance dont se protège Julien Green, par indifférence ou peut-être parce qu'il n'entend plus ce qu'on lui dit. Je le soupçonne de sénilité à la façon parfois hébétée dont il répond à Jourdan. Et quelle tristesse de le voir phagocyté par un être aussi médiocre !

19 octobre

Je m'apprêtais à monter dans un wagon de métro, cet après-midi, lorsque j'aperçois dans les mains d'un voyageur *L'Autre Sommeil* de Julien Green : quel choc ! D'autant plus que le voyageur en question était un grand jeune homme superbe, dont le regard a longuement rencontré le mien, empreint d'une sorte de surprise douloureuse, avant qu'il ne descende et s'éloigne sur le quai, tandis que je m'en allais avec la rame. En un instant, tout m'est revenu de ce qui était en sommeil depuis quelques mois : ce violent élan de désir qui me projette vers autrui, cet amour qui couve en moi, toujours étouffé, mais dont j'ai senti alors la terrifiante avidité – imaginant ce que serait la passion vécue avec un tel être, avec quelle frénésie je l'étreindrais... Comme j'étais loin de la tendresse que m'inspire Thierry ! Ce que je ressentais était bien plus évident, plus essentiel. Mais peut-être y a-t-il plusieurs amours... Ce garçon n'était pas un de ces éphèbes qui me troublent tant, mais déjà un homme auquel je me vouerais non moins passionnément, corps et âme – comme si je cherchais à me nier, à abdiquer toute volonté devant cette image écrasante du mâle.

Je suis resté ravagé par ce regard, souffrant doublement parce qu'il était si beau et qu'il lisait ce livre qui m'est cher entre tous. Il me semblait, par un hasard mystérieux, être entré en contact avec un habitant de ma planète, auquel j'aurais manifesté par le regard cette secrète complicité. Si je l'avais pu, je l'aurais certainement abordé ; ma timidité dans de telles circonstances s'éva-

nouit devant le sentiment d'une urgence, d'une chance à saisir immédiatement ; j'aurais agi dans une sorte d'inconscience. Mais (c'est toujours le cas lorsqu'on fait de telles rencontres) j'avais rendez-vous et j'ai dû renoncer à ce qui aurait peut-être bouleversé ma vie.

C'est avec Arletty que j'avais rendez-vous ; Arletty, toujours merveilleuse, gaie, sans cesse une formule spirituelle aux lèvres, l'incarnation enfin de la Parisienne telle qu'il n'en existe plus : alors que nous avons cessé de l'enregistrer, je lui demande où elle situerait politiquement Édouard Bourdet¹, eu égard à l'ambiguïté de sa position : « Il devait faire du crawl », me répond-elle, et elle ajoute : « Celle-là, dommage que vous ne l'ayez pas enregistrée. – On peut le refaire », lui dis-je. Et elle part d'un rire extraordinaire de jeunesse et de joie de vivre. On lui téléphone toutes les cinq minutes ; elle répond à chaque fois qu'un taxi l'attend en bas, qu'on la rappelle plus tard. « Je joue bien la comédie ? » demande-t-elle ensuite. Et de nous offrir le champagne, de nous parler avec une gentillesse et une chaleur, un enthousiasme aussi qui créent autour d'elle une atmosphère d'euphorie. À quatre-vingt-neuf ans, sa mémoire est intacte comme son visage à peine marqué de quelques rides à la commissure des lèvres ; seuls son cou et ses mains tavelées trahissent son âge. Mais ce qui est le plus étonnant, c'est la jeunesse qui est en elle, intangible. Une amie à elle qui est présente me dit, alors que nous sommes dans la cuisine : « Elle est toujours comme ça. » Nous restons une

1. Je préparais une exposition sur cet homme de théâtre, père du journaliste Claude Bourdet.

heure et demie sous son charme et sous son regard qui se fixe sur nous alors même qu'elle a demandé, à notre arrivée, qui était la dame et qui était le monsieur, et qu'elle ne distingue probablement que des formes. Mais il semble réellement qu'elle nous voie. Émotion de partager, quelques instants, la vie de cet être déjà entré dans la légende et qui pourtant garde tant de vie.

5 novembre

André Roussin est mort. Je l'avais rencontré à deux reprises : vers 1981, j'étais venu l'interviewer chez lui, place des Victoires, au sujet de Gaby Morlay. Je le revois se levant pour m'accueillir du canapé de son bureau où il venait d'achever sa sieste. L'entretien fut court (je n'enlevai pas mon loden) et peu chaleureux. Je crois que c'était un timide qui s'extériorisait difficilement.

Le second contact fut meilleur : il eut lieu en 1984, lorsque je lui apportai mon livre terminé dans l'espoir qu'il m'aiderait à trouver un éditeur. Il le lut et me reprocha une certaine monotonie dans l'énumération des films ; il me remercia cependant du bien que j'y disais de ses pièces (j'ajoutai, apprenant de lui que *Les Œufs de l'autruche* allaient être repris, que c'était celle de ses pièces que je préférais). Je lui fis lire également un article que je venais de publier dans *Le Parisien libéré*. C'est lui qui, à l'issue d'un déjeuner avec Jacques Laurent, parla de moi à Roger de la Chavonnery qui devait ensuite s'occuper de mon livre. Il vint aussi à Bougival lorsque j'organisai une table ronde consacrée à Gaby Morlay, et je fus étonné de voir comment cet homme si éteint dans l'intimité pouvait, en public, jouer les paons et

déployer toutes les ressources de son esprit et de sa mémoire. Il me laisse le souvenir, ou plutôt l'intuition, d'un homme qui, sous sa réserve, devait abriter une grande gentillesse, peu habituelle dans ce milieu.

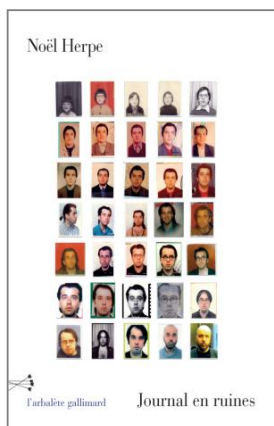
6 décembre

J'ai déjeuné jeudi dernier chez Claude Bourdet, aimable mais toujours un peu réservé, rendu absent par l'âge et peut-être aussi une certaine distance naturelle. Sa femme Ida est beaucoup plus chaleureuse. Elle me dit beaucoup de mal de Mauriac, me racontant qu'il avait manqué se retirer d'un comité d'aide aux réfugiés autrichiens dont elle s'occupait, parce qu'il s'était aperçu que les Juifs y étaient nombreux : « Il ne faut pas faire de peine à Hitler », avait-il dit – c'était à l'époque de Munich... Elle me montre ensuite une lettre où il se confond en excuses : « Quelle mouche m'a piqué ? » Elle me raconte aussi qu'il se ridiculisa en faisant une révérence à je ne sais quelle parente du comte de Paris qu'elle lui avait présentée. Comme elle met en doute son activité dans la Résistance, je le défends et évoque la création des *Lettres françaises*. Claude Bourdet ne se mouille pas et dit seulement qu'il n'y avait pas grand-chose à faire pour les écrivains dans la Résistance. Je lui demande si, lorsqu'il rencontrait Mauriac, celui-ci lui parlait de son père. « Non. » Il ne semble pas avoir beaucoup à dire sur son père (qu'il a peu connu) ; lorsque je lui parle des qualités satiriques qui font la pérennité de l'œuvre d'Édouard Bourdet, par rapport à celle d'un Bernstein, ou de son goût pour les cas « hors normes », il se contente de hocher la tête ;

ou bien j'ai droit à des anecdotes déjà entendues. J'apprends seulement qu'il ne lui parlait pas de son travail. Et comme je lui demande si la légende d'un Édouard Bourdet froid et réservé est véridique, il me répond que c'était en fait un timide, qu'il avait « la dureté des timides ». Lui-même semble avoir hérité de cette timidité ; mais on sent l'honnête homme, authentique, généreux, bien plus vrai et plus humain que ce décor richement bourgeois où il évolue. Et sa femme est charmante, avec quelque chose de plus spontané qui met tout de suite à l'aise, et des airs de petite souris qui font pardonner ses condamnations péremptoires : après Mauriac, elle a exécuté Camus d'un « Je ne pouvais pas le sentir » (je traduis en termes convenables). « Et Sartre, lui ai-je demandé, vous l'avez connu ? – Oui. Celui-là, il était bien, parce qu'il écoutait quand on lui parlait. » Et voilà comment ceux qui l'ont vécue écrivent l'Histoire...

Arthur Schopenhauer
Schopenhauer dans tous ses états, dessins de Frédéric Pajak

Zouc et Hervé Guibert
Zouc par Zouc, l'entretien avec Hervé Guibert



Journal en ruines

Noël Herpe

Cette édition électronique du livre

Journal en ruines de Noël Herpe

a été réalisée le 31 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070133345).

Code Sodis : N48997 - ISBN : 9782072442599.

Numéro d'édition : 182232.